

## Le refus de la modernité

Olivier Kemeid

Volume 48, numéro 2 (272), mai 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kemeid, O. (2006). Le refus de la modernité. *Liberté*, 48(2), 83–88.

## Le refus de la modernité

Olivier Kemeid

Sur les ruines encore fumantes de la Chaîne culturelle — derrière nous la Grande Noirceur, devant nous l'Immense Vide —, voici la littérature québécoise coincée entre les inepties de deux vétérinaires amoureux des jaquettes, une revue qu'il faut lire « entre les lignes » (il y est donc question de tout sauf du texte) et une radioréalité en forme de ring littéraire, où le populisme le plus honteux peut suffire à faire gagner. Gagner quoi ? on se le demande bien, si ce n'est une fois de plus la possibilité d'emmener d'éventuels lecteurs sur le territoire confortable de nos émotions dites authentiques, dans le lit mou de la réalité creuse, et — c'est là que ça devient franchement inquiétant — en un lieu où les valeurs ne sont surtout pas ébranlées. Y triomphe donc souvent, à quelques exceptions près, la littérature utilitaire, celle qui a le mérite de décrire notre environnement comme une recette le fait du poulet aux olives.

Je ne commenterai pas ici les résultats du vote au *Combat des livres* présenté du 30 janvier au 3 février à la radio de Radio-Canada, dans le cadre de l'émission *Indicatif présent*. Je ne commenterai pas non plus l'utilité ou non d'un tel concours, mais plutôt les remarques émises lors dudit concours. L'élimination progressive de *Prochain épisode* d'Hubert Aquin, dont la place au sein de notre panthéon littéraire me semblait acquise (je ne savais pas qu'il fallait encore la défendre, qu'il le faudra peut-être toujours), a donné lieu à des échanges édifiants sur lesquels il vaut la peine de revenir. En premier lieu, l'humour (inconscient) de certains panélistes a eu le mérite de me faire sourire, si ce n'est de me faire pleurer : Aquin fut traité de « grand naïf » par l'actrice à la robe échancrée, « d'ardu et de pété » par l'humoriste qui parle vite, « d'élitiste » par une féministe radiocanadienne, affirmant au préalable que « les autobus bondés puent », et de « misogyne » par une avocate spécialisée en droit

médical. À une des « personnalités » (c'est le terme employé pour qualifier les défenseurs des livres, aujourd'hui) masculines qui exprima son désaccord quant à la dite misogynie, l'avocate rétorqua avec sérieux : « C'est normal, vous êtes un homme ». Implacabilité du fait. Ajoutons à cela les perles de l'actrice, dont la seule profondeur, faut-il le préciser, se situe dans le décolleté : « J'ai pas senti la révolte », « Il y a trop de pensées, t'sais quand on pense faut que ça reste dans notre tête, des fois », et la plus belle de toutes : « Je suis tannée d'entendre parler de Biron à l'hôtel d'Angleterre » (on suppose qu'elle voulait parler de Byron, ou peut-être était-ce Gaston Biron, je ne sais pas). En second lieu, et cette fois ça ne fait plus rire du tout, les panélistes — surtout les femmes dans ce cas-ci — attaquèrent le propos du roman. Elles le jugèrent dangereux, mensonger, inquiétant, dépassé, faisant l'apologie de la mort : bref usèrent d'épithètes qui sont, à mes yeux, flamboyantes — et caractéristiques de la seule littérature valable — mais restent, dans leurs bouches, des injures.

La littérature des détracteurs de *Prochain épisode*, c'est celle des cloîtrés, des nécessiteux de l'ornière, des plie-genoux. C'est la littérature utilitaire, mièvre, si populaire et compréhensive qu'elle en embrigade les cerveaux mous : c'est la littérature « près de nous », qui nous parle, qui nous ressemble tellement. Une fois de plus au Québec, la *mimesis* est au pouvoir. Ce qui importe, c'est la retranscription fidèle du réel, afin que nul filtre ne vienne altérer notre conception du monde. Ce qui importe, c'est de rester entre nous, chez nous. L'imaginaire est alors relégué aux oubliettes de l'Histoire. Le dérangeant, le pas beau pas propre, l'ardu, l'œuvre ouverte au sens où l'entend Umberto Eco, c'est-à-dire l'œuvre aux ramifications multiples, aux interprétations plurielles, l'œuvre qui exige, faut-il la nommer, une *lecture* — et non un assemblage visuel de signes qui, lui, permet de reconnaître ce qu'il y a dans nos céréales — bref tout ce qui demande un effort, serait réservé à une élite. Ce mépris pour le peuple, car il est là le réel mépris, pas ailleurs, cette condescendance

envers 95 % de la population qui ne pourrait, *dixit* une des panélistes, finir *Prochain épisode*, je la rejette, je la vomis, je l'explose. Il faudra continuer à poser des gestes terroristes comme *Prochain épisode* afin de faire éclater les conceptions réactionnaires, bourgeoises et primitives de ces personnes dont le projet, on doit en convenir, est de maintenir la population dans un état d'ignorance perpétuelle. Leur slogan : « À nous les micros, à vous le purin ». Si vous avez quelque chose à dire, vous le ferez savoir sur les lignes ouvertes : au mieux, si vous possédez quelque étude, on vous proposera la Laberge, de la *chick lit* et *Da Vinci Code*.

Je n'ai pas et n'aurai jamais un mépris des Québécois au point de penser qu'ils n'ont pas la capacité de lire leurs plus grands écrivains : pour avancer une telle affirmation, dieux du ciel, faut-il ressentir à ce point un complexe d'infériorité ! Faut-il prendre sa propre nation et son propre peuple pour un vaste ensemble de gagne-petits, d'ignares et de tarés ? Afin de conserver leur pouvoir, les curés se battaient corps et âme pour réserver la lecture des grandes œuvres à une infime portion de la population fréquentant le cours classique : lorsque j'ai entendu la féministe radiocanaadienne jeter Aquin dans la fosse des nantis, au nom d'une non-accessibilité, je me suis dit que la soutane avait encore droit de cité sur nos ondes. Elles peuvent bien gueuler contre le voile, celles dont les cornettes de nonne ornent leurs têtes... Moi, j'ai cette profonde conviction que *Madame Bovary* n'est pas destinée à l'élite, mais à tous ceux qui savent lire. À tous ceux qui ont eu la chance d'apprendre à lire, qui peuvent se doter d'un dictionnaire et d'une *confiance* — c'est cette confiance que nous nous devons de donner aux gens, il est là le rôle des intellectuels, alors aux armes !

Lorsque j'entends les litanies de la bourgeoisie, « heurtée profondément » par l'œuvre d'Aquin à la fois dangereuse et pleine de mort, je dois le dire, je jouis. Formidable Aquin ! Même mort, il continue de sévir, son *Prochain épisode* vient d'exploser à la figure

de la « bien-pensance » : sa bombe baroque, en éclatant, laisse suinter le vice de l'œuvre ouverte sur les visages ahuris de la bonne conscience. Impossible à qualifier, difficile à cataloguer, le roman choque. On tente donc de le réduire en pamphlet terroriste, en chant nationaliste, en prose cérébrale, et par ces réductions Aquin continue de pointer les incultes, les médiocres, les révérencieux. C'est ce qu'il y a de fantastique avec les grandes œuvres : même leurs adversaires sont enduits de leur suc délétère : les pires anathèmes prononcés contre elles deviennent des louanges, les cris de vierge offensée se mettent à sonner soudainement comme des rires d'outre-tombe. La force d'une œuvre révolutionnaire est de pointer les relents de conservatisme : jamais *Prochain épisode* ne m'a paru aussi vivant, actuel, brûlant. Aquin dangereux ? Oui Madame, et avec joie ! C'est justement le caractère dangereux de l'écrit qui rend la littérature vivante : c'est dans les livres qu'on doit poser des bombes et non ailleurs. Lorsque le danger vous attirera — autrement dit quand vous commencerez à vivre —, peut-être même pousserez-vous l'audace à lire Kafka, Pessoa, Lautréamont, Céline, qui sait ? En attendant, plus vous refuserez le visage de l'Autre, du barbare, du barbu, en repoussant ce qui vous dérange, ce qui vous choque, ce qui vous met en péril, plus vous créerez de réelles situations violentes, parmi lesquelles les explosions ne seront plus des figures de style. Lacan affirmait que ce qui a été refusé dans le symbolique revient dans le réel, mais avec terreur. Que ce soit par l'entremise d'un avion dans vos tours ou ailleurs, l'innommable finira toujours par trouver sa voie<sup>1</sup>...

Aquin, dépassé ? Oui, et avec joie, car il n'y a rien de pire qu'être de son temps. Aquin est certes dépassé, par la droite je préciserais, par ceux qui veulent rouler très vite afin de s'écraser contre le mur de leur vie pour que le choc soit rapide et sans

---

<sup>1</sup> Sur ce sujet, il faut lire le magnifique essai de Robert Richard, *L'émotion européenne*, Montréal, Éditions Varia, 2004.

douleur. Et dans leur course effrénée, avec laquelle à force d'esquiver la mort ils en viennent à rôder toujours autour, nous leur laisserons lire les recettes de cuisine et autres brouillons pour l'âme, où le bonheur y est prescrit à coups de sentences et autres maximes de la petite semaine.

Aquin le fou ? Oui, et comment ! Au pouvoir, les fous : à la geôle, les raisonneurs ! L'un des auteurs sélectionnés par le *Combat des livres*, Stéphane Dompierre, donne son opinion à propos de *Prochain épisode* sur le site Internet de Radio-Canada. Outre le fait gênant de défendre son livre en attaquant celui d'un autre, Dompierre se permet d'écrire ceci : « On m'apprend à l'instant que je suis atteint de maladie mentale et que je viens de me suicider. Mon roman gagne donc en profondeur. Yé ! » On serait tenté d'espérer que Dompierre use des mêmes procédés afin de gagner, si c'était possible, un peu de profondeur... Aquin le malade mental, on a dit la même chose à propos de Gauvreau, de Borduas, seulement voilà il y avait l'excuse d'une Grande Noirceur, je ne sais pas, des années 1940 en général plus portées sur le conformisme catholique : que l'on répète les mêmes âneries soixante ans plus tard au sujet d'un des fondateurs de la littérature moderne au Québec a de quoi faire frémir. À quand les insultes proférées à Gabrielle Roy, à Marie-Claire Blais, à Jacques Ferron ? Brûlons les anciennes idoles (qui soit dit en passant continuent à ne pas être *lues*, je ne veux pas dire étudiées, mais *lues*), au nom du refus d'une culture dite élitiste, et adulons une littérature du réel prête à la consommation immédiate, écrite par des personnes saines pour des personnes saines. Les Mario Dumont de la culture sont là pour nous indiquer la route, et en dernier lieu le mur.

Aquin l'hermétique ? Oui mon cher, quand on rend un livre étanche c'est aussi pour le protéger, car les maisons totalement ouvertes sont les bordels des lettres, et chez Aquin, contrairement à d'autres romans en vogue, on trouve assez peu de péripatéticiennes en mal d'amour. Pas de rampe d'accès pour les

culs-de-jatte de la lecture, chez Aquin : pas de phrases prédigérées, il se peut même que vous deviez fermer la télé en le lisant, risquant de rater *Tout le monde en parle* ou une autre émission à haute teneur intellectuelle. Et surtout, surtout, pas d'adéquation immédiate entre les mots et les choses. Ça, ça les trouble, les panélistes du *Combat des livres*. Ils n'aiment pas. Que Cuba puisse dire autre chose que Cuba et que le lac Léman renvoie à l'amour, ça ils n'aiment pas. Où va le monde si le mot « table » ne signifie plus uniquement la table ? Cette séparation des mots et des choses, dans laquelle se loge tout le projet de la modernité, permettant enfin de s'éloigner des plates-bandes du réalisme en confiant au verbe toute sa puissance de création, les réactionnaires la réfutent, pire, ils l'abhorrent. Je ne peux y sentir autre chose que les odeurs rances d'un conservatisme à tout le moins inquiétant. Je ne peux y voir autre chose qu'un nouveau refus de la modernité.